L'Avenir de la Louisiane-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 NOVEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 30 NOVEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, au local No 240 rue du Canal—Un grand assortiment de meubles de maison, effets mobiliers, divers, etc.

LES MEMOIRES
DU MARECHAL
DE MOLTKE.
SA CORRESPONDANCE.

(Extrait du Temps)

Nous avons laissé hier, le maréchal de Moltke devant Paris et le roi Guillaume à la résidence bastionnée qu'il rencontre. Son idée fixe est que le gouvernement de la Défense nationale prolonge sa lutte résistance pour s'éternizer au pouvoir et retarder le moment de faire appel aux électeurs. Que ces "laïques" soient de bonne foi dans leur patriotique entêtement, il ne le soupçonne même pas. En tout cas, il se sait pas en prendre son parti. A la date du 23 novembre 1870, il écrit à son frère

"On ne saurait assez répéter que nous avons concédé en principe des élections sont à faite libres—les plus libres que la France ait jamais eues—dans les territoires que nous occupons, et cela même sans armistice et sans restrictions d'aucune sorte. Au point de vue humanitaire et général, on pourrait souhaiter voir détruire, sur preuves positives, qu'une ferme volonté suffit à une nation pour se rendre invincible et que l'armée populaire réclamée par nos libéraux est en état de protéger un pays. Le point de vue patriotique est différent. Nous comptons prouver que la levée en masse d'une nation aussi brave et aussi féconde en ressources que la France ne peut opposer une résistance effective à un armée savante et bien disciplinée. Le cosmopolite et le philanthrope pourront s'en consoler, puisqu'il s'agit d'une guerre provoquée témérairement. Mettez donc, messieurs, toutes vos forces en ligne : nous accepterons le défi.

"Avant que cette lettre te soit parvenue, de grands événements se seront accomplis. Une rigueur impitoyable peut seule nous conduire au but. Fonqué (un romancier allemand) parle d'un chevalier qui court du haut du clocher pour porter secours à saint aux opprimés, et pourtant à peine on l'aperçoit que chacun s'enfuit, parce que d'affreuses catastrophes l'accompagnent toujours. Les gardes nationales et les Francs-tireurs sont tout le contraire de fait. Une place forte et ses habitants savent ce qu'ils peuvent attendre et ne se plaignent jamais. Une ville ouverte comme Châteaudun est nécessairement vouée aux plus grandes et véritable grand une défaite sans espoir. C'est de leur part, ornamé pure. Les villes assez honreuses pour ne pas être défendues n'ont en qu'à s'en louer. A Reims, nous avons rétabli le chemin de fer tout après pour procurer du charbon à 40,000 ouvriers, les belles vendanges ont eu lieu sans aucun empêchement et les fabriques de Champagne sont en pleine activité.

"Ici, à Versailles, les boutiques sont ouvertes, les vivres abondent sur le marché et les cultivateurs labourent la terre avec leurs chevaux. Nos avant postes passés, c'est un désert de maisons abandonnées, de villas détruites, de palais en cendres et de forêts abattues. C'est qu'un ramassis d'hommes munis de fusils n'est pas une armée, tant s'en faut ; il y a barbarie positive à les mener au combat ; la guerre en devient plus farouche et plus odieuse.....

"Personne plus que moi n'aspire à la paix ; mais jamais je ne souscrirai à un traité qui n'assure pas l'existence de l'Allemagne, après tant de sacrifices. Il vrai dire, tout dépend, à ma satisfaction, de l'Allemagne elle-même. Les discussions du Reichstag seront très intéressantes, quand la question de l'Allemagne du Sud viendra à l'ordre du jour.....

"Je prie Dieste (la nièce de M. de Moltke) de ne pas dépenser pour l'achat des filettes ; nous aurons largement le nécessaire. J'ai fait des économies et mis de côté tout ce qu'il faudra aux jeunes générations ; ne nous privons donc plus de rien, nous autres vieux....."

Sans doute, pour se conformer à ses instructions, M. Adolphe de Moltke et sa famille étaient allés chercher dans le canton de Vaud un refuge assez loin des vignes de l'ouest bertinois. C'est à Montreux que leur est adressée la lettre suivante du maréchal, datée de Versailles, 22 décembre 1870.

"Cher Adolphe, je reçois, aujourd'hui, des environs de Châteaudun, une carte postale de Wilhelm. Il me dit : depuis le 2 décembre, nous nous sommes battus tous les jours, sauf quarante-huit heures de repos, avec un froid intense et un vivacité.....

"La division de cavalerie a extraordinairement souffert pendant la première moitié de décembre. Gambetta dit dans une lettre qui n'était pas destinée à la publicité. Nous n'avions que la 17e et la 22e division devant nous, 80,000 hommes au plus ; les mêtres étaient 200,000 et n'étant pas de pas avancer.... Le général Chanzy est rejeté sur le Mans en pleine déroute et, selon toute apparence, qui présentement en train de rassembler les débris de ses troupes au camp de Conlie ; nous n'irons pas l'y chercher. Wilhelm aura probablement près de Chartres un repos dont toutes les troupes ont grand besoin.

"Hier, les Français ont tenté, avec une énorme dépense de munitions, une de leurs inutiles sorties. De même que les poules annoncent à grand bruit qu'elles vont pondre un œuf, les Parisiens nous ont averti de leurs intentions par une furieuse canonnade de tous les forts. Ils ont essayé de nous tromper dans l'après-midi par une fausse sortie ; mais au soir, véritable de l'effort, au Nord Est, notre réserve était en ligne dès les premières heures du soir. Trois divisions françaises ont donné ; partout, elles ont été repoussées. J'attends maintenant les bulletins de Paris, non sans curiosité.

"Helmuth est depuis dix jours aux avant postes, mais je suis généralement resté en arrière et j'ai pourvu à sa subsistance.

"Hier, les forts ont lancé, rien que sur le terrain occupé par le 5e corps, plus de 300 obus du plus fort calibre. Le résultat a été se fusiller blessé. Il faut que ces gens trouvent un plaisir particulier à faire du bruit, à moins que leur but ne soit tout simplement d'épuiser leurs munitions.....

"Le désir universel de voir finir cette horrible guerre fait oublier au pays qu'elle dure seulement depuis deux mois. On sépare beaucoup du bombardement de Paris. Que cette mesure de rigueur n'ait pas encore été prise, on l'attribue volontiers à des égards délicats pour MM. les Parisiens, ou à de hautes influences. En réalité, les possibilités pratiques au point de vue militaire et le but à atteindre sont ici les seules considérations qui entrent en ligne de compte. De trois côtés, j'ai reçu les vers suivants :

Bon Moltke, tu t'en vas muet,
Toujours soit vive ta son idée.
Et même Moltke, si tu fais pas la bête :
Fais plutôt boum, boum, boum !.....

"On devrait, pourtant, savoir, par l'exemple de Sébastopol, ce que c'est d'investir une place défendue par une armée ! Sébastopol n'avait été fortifié qu'au cours de la guerre ; tout le matériel de siège y arrivait librement par mer ; et pourtant les préparatifs durèrent dix mois, le premier assaut coûta 10,000 hommes et le second 13,000. Pour bombarder Paris, il faut d'abord prendre les forts. Nous nous en occupons et ne négligeons rien pour y arriver. Mais j'attends mieux de la faim : c'est plus lent, mais plus sûr. Nous savons que depuis des semaines quelques bec de gaz à peine brûlent à Paris ; que dans la plupart des maisons, en dépit de l'hiver précoce et rigoureux, on ne peut faire de feu, faute de combustible. Une lettre du général B..... à sa femme, capturée avec un ballon, indique les prix suivants : une livre de beurre, 20 francs ; une volaille, 20 francs ; une dinde, non truffée, bien entendu, 60 à 70 francs ; un souper dont on se faisait fête devait se composer d'un hareng à la moutarde et d'un petit filet de bœuf.

"Paul, le cuisinier, avait fait des bassesses pour l'avoir : il a promis au boucher, M. et Mme M....., un sauf-conduit pour un des forts, pour tâcher de voir les Prussiens. Ces renseignements d'un mari à sa femme caractérisent la situation mieux que toutes les nouvelles données par les journaux. La faim n'est pas encore là, mais son avant-coureur, la diette, a déjà fait son apparition. Les Rothschild et les Pereire ont encore leur dîner truffé ; les classes inférieures sont payées et nourries par le gouvernement ; mais toute la classe moyenne souffre depuis longtemps déjà et les choses ne peuvent plus aller bien loin.

"Certes, nous sommes assurés d'écraser toute tentative de résistance et de balayer en rase campagne ces armées nouvelles qui ne cessent de se former contre nous. Il faut la terroriser d'un gouvernement d'avocats pour pousser en avant, par un hiver pareil, ces hordes mal organisées, sans train, sans ambulances, sans matériel d'aucun genre. Que pourraient ces malheureux, avec tout leur patriotisme et tout leur courage, contre des troupes aussi solides et aussi bien encadrées que les nôtres ? Les misères de bivouac les décident chaque jour ; c'est par centaines que les blessés bordent les routes, abandonnés sans secours jusqu'à ce qu'ils soient recueillis par nos ambulances, sur lesquelles les Français tirent d'ailleurs sans ménagements. Ces francs-tireurs sont la terreur et la plaie des villages où ils se montrent et dont ils causent immanquablement la perte.

"Avant de choses tristes. Puisse Dieu nous accorder une prompte et heureuse conclusion. Je n'en doute pas. Si je vois la fin de cette guerre, je voudrais aller sans retard à Gastein ; quand le surmenage quotidien s'arrête, la détente est souvent désastreuse. On me recommande beaucoup une cure d'hiver à Gastein ; de là je pourrais aller vous retrouver à Rivs par le Brenner."

Enfin, les vœux de M. de Moltke sont comblés. Paris est au bout de ses vivres et la capitulation vient d'être signée ; les Prussiens ont pris possession des forts. Leur chef n'est pourtant pas encore exempt d'inquiétudes et ne considère pas la partie comme définitivement gagnée Le 3 février 1871, il écrit, toujours de Versailles :

"Tu auras appris par les journaux la nouvelle de l'armistice. Nous occupons tous les forts. Paris n'est plus qu'une vaste prison où nous tenons en surveillance l'armée capturée. Pas un français armé n'ose en sortir, et pas un de nous n'ose y entrer.

"En attendant, nous tenons toutes les défenses de la place et si l'armistice ne conduit pas à la paix, il est en notre pouvoir de changer en un monceau de décombres la plus orgueilleuse cité de l'univers.....

"Toutes les armées françaises étant battues et un tiers du territoire occupé par nous, on pourrait peut être attendre de ces gens quelques docilité à subir l'inévitable et à ne pas s'obstiner sans espoir. Mais les Français sont à ce point sacrifiés de la phrase, qu'il ne faut compter sur rien. Une douzaine d'orateurs passionnés peut entraîner l'Assemblée aux résolutions les plus insensées. Déjà, un manifeste de Gambetta prédit son vieux refrain contre les barbares et prêche la guerre à outrance. Si les autres membres de ce gouvernement vagabond désavouent cet appel, nous aurons deux pouvoirs devant nous et bientôt vingt. C'est dans ce malheureux pays que menace d'anarchie. Aussi devons-nous nous tenir prêts à reprendre la guerre, et, dans ce cas, le mécontentement, déjà grand chez nous, deviendra terrible.....

"La guerre est vraiment chose dure. Encore ceci. Après une longue marche, Helmuth arrive las, affamé, gelé, en un lieu où il a la bonne fortune de prendre quelque repas. Il trouve des vivres en quelque retard. Il aperçoit de l'ouvrage au feu pour se sécher, se réchauffer et se mettre en cuisine. Le bois ne fait point défaut ; mais le riche propriétaire a de hautes protections : ordre est donné de ne pas toucher à un arbre dans le parc ! Peut on en vouloir beaucoup à ces pauvres gens, s'il leur arrive de brûler un fauteuil ou un salon.....

"Nous sommes au 4 mars 1871. Le sacrifice est consommé, les préliminaires de voir ont été ratifiés par l'Assemblée de Bordeaux. M. de Moltke revoit Versailles et il écrit une dernière lettre à son frère. En dépit de tout, il ne peut s'empêcher de conserver et d'exprimer ses craintes inquiétude :

"Certes, dit-il, je ne saurais assez remercier Dieu d'avoir vécu pour voir la fin de cette guerre ; mais je n'oserai me réjouir du succès que lorsque tout sera absolument terminé. Combien de fois, au cours de cette campagne, ai-je pu croire que ce dernier mot était dit ! Nous avons eu Sedan. Nous avons eu Metz Soudain, un facteur nouveau faisait surgir une situation nouvelle et remettait tout en question.....

"Il fait ici le plus délicieux temps printanier. Comme chez nous au mois de mai, les buissons sont en fleurs ; je crois bien qu'avant quinze jours les cerisiers auront des feuilles et feront une couronne verte à cette magnifique capitale, malheureusement couverte de maisons en ruines.... Mais voici qu'on se met déjà à rebâtir. Il y a dans ce pays une telle richesse qu'en quelques années les horreurs de cette guerre seront effacées s'il sait se donner un gouvernement fort..... Le grand danger pour l'Etat est maintenant le socialisme..... Comme les Autrichiens après Sadowa, les Français ne rêveront d'abord que vengeance ; mais, quand ils auront repris des forces, j'imagine qu'ils regretteront bien ce tourner contre l'Angleterre plutôt que vers la grande puissance centrale de l'Europe. Les Anglais recueilleront alors les fruits de leur politique à courtes vues.....

"Le 14 avril, je prendrai possession du nouveau palais du grand état-major. Sa Majesté a accordé 120,000 thalers pour l'ameublement. La place ne manquera pas, j'espère que tu resteras chez nous après ton retour, jusqu'à ton installation définitive."

Ainsi se clôt, en ce qui touche à la campagne de France, cette correspondance vraiment unique, où Moltke tout entier se révèle comme dans un miroir fidèle, avec son prodigieux détachement de tout ce qui n'est pas militaire, son mépris de l'idée, son indifférence égale pour les sentiments du pays qu'il sert et du pays qu'il combat et, brièvement sur le tout, ses vertus diamétralement opposées à celles de l'homme politique. Disait on jamais à Rivs ces pages froides comme un procès-verbal et pourtant vibrantes d'une sourde passion professionnelle, qu'il s'agit de l'année pivotale de cette moitié du siècle et des tragiques événements, où l'auteur tient le premier rôle.

Ces événements, il semble décidément qu'il les ait traversés à l'état de témoin à demi inconscient, d'organe quasi automatique d'une mystérieuse machine, plutôt qu'en volonté dirigeante. La légende d'un plan de campagne préconçu, préparé, réalisé, tombe sans recours. Les choses se réduisent à une armée supérieure en nombre, en discipline et en commandement, que son instructeur en chef regarde fonctionner, en se répétant sans cesse, pour se rassurer, qu'un million d'hommes exercés doit théoriquement avoir raison d'un million d'hommes non exercés. C'est une expérience qu'il suit, sans oublier une minute qu'à la guerre il faut toujours compter avec l'imprévu, spécialement en France. Au fond, il n'est pas tranquille et son "anxiété" se traduit par la Fraeffort.

Une vieille dame, très laide et affreusement fagotée est en visite. Elle mitraille et quête des compliments.

—Comment me trouvez-vous ? demande-t-elle à Lili, qui joue dans un coin du salon.

Lili paraît ne pas entendre.

—Lili, comment me trouvez-tu, répète la vieille dame.

—Oh ! si je te le disais, se serait foncéfée !

L'esprit d'autrefois.

La femme d'un noble Vénitien, ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnait aux plus cruelles douleurs.

Un religieux s'efforçait charitablement de la consoler.

—Souvenez-vous, lui disait il, d'Abraham, à qui Dieu commanda de plonger, lui-même, le couteau dans le sein de son fils et qui obéit sans murmurer.

—Ah ! mon père, répondit-elle, Dieu n'aurait jamais commandé ce sacrifice à une mère.

FEUILLETON.

LES
Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Frère et Sœur.

(Suite.)

—Tenez ! Je veux être rond....cinq cent mille francs.....

—La succession de Philippe Valencourt, héritier de son oncle, valait quatre à cinq millions au bas mot.... En vingt ans cette somme a triplé.... Votre fortune est énorme.

—Pas tant que vous croyez !

—Qu'est ce qu'un million pour vous ?

—Eh ! c'est un million comme pour tout le monde.

—Allons donc ! fis de Varnes, heureux de trouver François Valencourt si accommodant, pour vous c'est une quantité négligeable pour moi c'est l'aisance dont j'ai besoin. Après tout, je suis d'une affaire ; je veux me part du bénéfice.... Quoi de plus naturel ?

—Sans doute.... mais cinq cent mille francs, fichtre !

—Non, non, non ! répéta de Varnes en se levant. Un million ou rien. J'ai dit.

—Si je refuse, que faites-vous ?

—Je foulierai Paris et la province ; je découvrirai les héritiers de Philippe Valencourt trahis par moi à votre profit et je leur dirai : plaidez. Je me charge de tout.... Et je vous forcerai bien à cet arrangement que vous me refusez.....

François Valencourt souffla comme un phoque.

Ses lèvres pliées l'une à l'autre et si minces qu'elles devenaient invisibles eurent un frémissement de dépit.

—Vous n'oserez pas, dit il.

—Si, je oserai. Après tout, vous ne pouvez pas m'en vouloir. C'est la lutte pour la vie. Je suis acculé à une impasse. Je n'ai qu'un chemin pour en sortir.... Je le prends.....

Le marquis fit un dernier effort.

—Vous ne consentirez pas à une réduction ? dit il.

—Impossible.

—Eh bien ! je vais vous étonner.....

J'accepte, mais à une condition.....

—Laquelle ?

—Vous allez me jurer de ne conserver aucun papier..... aucune pièce....

—Bien entendu.

—Sur l'honneur ! C'est assez drôle d'employer un serment, n'est ce pas, mais je crois que les brigands des Calabres qui arrêtent un voyageur en criant : "La bourse ou la vie !" peuvent encore avoir de l'honneur à leur manière.

—Pour vous m'envoyer ces papiers de Paris ?

—C'est inutil.

—Pourquoi ?

—Je ne sont pas si loin.

—Vous les avez ?

—Tous.

—Remettez les moi et, en échange, je vous donnerai un chèque sur Paris..... en l'argent, à votre choix.

—Un chèque sera plus commode.

—Rien.

—Quand finissons nous ?

—Dès qu'il vous plaira.

—Demain ?

—A vos ordres !

—Et ensuite ?

—Ensuite, dit de Varnes radieux, vous me faites conduire au chemin de fer et je vais empocher mon argent.

—Un comedi. Placez le solidement, mon cher, en bonnes valeurs..... Combien faut-il pour une rente viagère..... Et surtout ne jouez plus. Le jeu vous a perdu !

—Merci.

—Ainsi, à demain.

—Quelle heure ?

—Vous prendrez l'express du soir ?

—Oui.

—Minuit trente-cinq à Beaune. Ici, dans mon cabinet, après dîner. Vous aurez les pièces !

—Bien entendu.

—Le chèque vous attendra. C'est un peu cher !

—Bah ! vous êtes si riches !

—C'est égal, le pitoie est amère !

—Ce sera la dernière.

—J'y compte !.....

La séance était levée.

François Valencourt reconduisit l'avocat jusqu'au milieu du salon voisin, très amicalement et en le quittant, il lui dit simplement :

—Moïse ! Heureux homme ! Vous venez de m'arracher la une plume de l'aile, une très grosse plume !.....

Puis il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut rejoint dans le parc les groupes qui s'y promenaient.

Alors, il revint à son bureau, repoussa le verrou comme la première fois et, soulevant la portière du cabinet voisin, il appela :

—Rigaud !

Le garde sortit aussitôt.

—Vous avez entendu ?.....

—Quelques mots, vaguement, monsieur le marquis.

—Et vous avez compris ?

—Pen de chose..... si ce n'est que cet homme exigeait de l'argent.

—Vous savez le chiffre ?

—Non, monsieur le marquis.

—Il s'agit d'une belle somme, Rigaud, et qu'on a beaucoup de peine à amasser.

Le garde pensa que son maître ne se doutait guère de fatigue pour accroître son bien. L'argent lui venait tout seul.

—Il s'agit, reprit le marquis, d'une somme que j'ai seule vaut une fortune !

—Un pauvre diable comme moi n'en aura jamais une pareille.

—Cela dépend ; avec ce que je vous ai offert, vous gagnerez le reste.

—Et il faudrait ?..... demanda Rigaud.

—Le chèque que je donnerai à cet avocat, je veux le reprendre.

—Diantre. Et s'il veut le garder, lui !

—Alors on le reprend de force.

—C'est hasardeux ! Il se défendra.

Le marquis continua sur un ton familier :

—Il se défendra si on l'attaque. Mais vous êtes intelligent, Rigaud.

—Monsieur le marquis me fait honneur.

—Vous n'allez pas vous imaginer que je veuille me compromettre, même pour une forte somme, amenter les gens, mettre la police en mouvement si soulever un tapage diabolique.....

—En effet, Monsieur le marquis a trop de raison.

—Il est d'autres moyens silencieux et plus sûrs.

—Lesquels ?

—Tenez, de plus d'une sorte.

—Mais d'abord ?.....

—Un accident par exemple, je vous l'ai dit. Quand on veut se défaire d'un homme dangereux, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Le garde arrondit les yeux.

—Ainsi, reprit le châtelain, je suppose que je vous charge de conduire cet avocat à la gare de Beaune.....

—Demain soir ?

—Demain soir, à la nuit fermée, dans l'obscurité, vers dix heures.....

—Bon.

—La route est bordée.....et, si tard, il est rare qu'on y rencontre quelqu'un.

—C'est juste.

—Aux Brosses, le chemin passe sur la chaussée de l'étang Neuf.

—Parfaitement.

—Il n'y a pas de garde-fou.

—On a déjà prédit qu'il s'y tuerait quelqu'un. Vingt pieds de talus presque à pic.

—Et six mètres d'eau au fond. Vous savez nager, Rigaud ?

Jean Rigaud s'inclina.

—Comme un poisson.

—Si par hasard vous dirigiez mal votre cheval et que la voiture roulât au fond du talus, l'homme que vous conduisiez se noierait infailliblement.....

—C'est possible.

—Surtout si on l'y aidait, en cas de besoin. Pour plus de sûreté, au moment où la voiture passerait sur la crête du talus, vous pourriez sauter sur la chaussée afin de ne pas vous rompre le cou.....

—J'y pensais, monsieur le marquis.

—Ensuite, l'homme noyé, vous lui reprendrez le papier que voici. Regardez.

N'était ce pas là une indéniable matière à exploiter ?

Cette arrivée de l'Anglaise avait fouetté le sang du jeune homme et lui donnait une vivacité nouvelle. Sa mère remarquait en lui une métamorphose à son avantage et au fond elle s'applaudissait.

Une fille comme mlle Ellen Vanbury produit dans une maison froide, solennelle et compassée, l'effet d'un calorifère.

La marquise elle-même en éprouvait les heureuses conséquences.

La grâce de la jeune fille la gagnait comme les autres.

Mme de Blangy comprenait la joie de ses enfants, et au milieu des craintes dont elle était tourmentée, en leur son inquiétude des projets tédieux que les brigands des Calabres qui arrêtent un voyageur en criant. "La bourse ou la vie !" peuvent encore avoir de l'honneur à leur manière.

—Pour vous m'envoyer ces papiers de Paris ?

—C'est inutil.

—Pourquoi ?

—Ils ne sont pas si loin.

—Vous les avez ?

—Tous.

—Remettez les moi et, en échange, je vous donnerai un chèque sur Paris..... en l'argent, à votre choix.

—Un chèque sera plus commode.

—Rien.

—Quand finissons nous ?

—Dès qu'il vous plaira.

—Demain ?

—A vos ordres !

—Et ensuite ?

—Ensuite, dit de Varnes radieux, vous me faites conduire au chemin de fer et je vais empocher mon argent.

—Un comedi. Placez le solidement, mon cher, en bonnes valeurs..... Combien faut-il pour une rente viagère..... Et surtout ne jouez plus. Le jeu vous a perdu !

—Merci.

—Ainsi, à demain.

—Quelle heure ?

—Vous prendrez l'express du soir ?

—Oui.

—Minuit trente-cinq à Beaune. Ici, dans mon cabinet, après dîner. Vous aurez les pièces !

—Bien entendu.

—Le chèque vous attendra. C'est un peu cher !

—Bah ! vous êtes si riches !

—C'est égal, le pitoie est amère !

—Ce sera la dernière.

—J'y compte !.....

La séance était levée.

François Valencourt reconduisit l'avocat jusqu'au milieu du salon voisin, très amicalement et en le quittant, il lui dit simplement :

—Moïse ! Heureux homme ! Vous venez de m'arracher la une plume de l'aile, une très grosse plume !.....

Puis il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut rejoint dans le parc les groupes qui s'y promenaient.

Alors, il revint à son bureau, repoussa le verrou comme la première fois et, soulevant la portière du cabinet voisin, il appela :

—Rigaud !

Le garde sortit aussitôt.

—Vous avez entendu ?.....

—Quelques mots, vaguement, monsieur le marquis.

—Et vous avez compris ?

—Pen de chose..... si ce n'est que cet homme exigeait de l'argent.

—Vous savez le chiffre ?

—Non, monsieur le marquis.

—Il s'agit d'une belle somme, Rigaud, et qu'on a beaucoup de peine à amasser.

Le garde pensa que son maître ne se doutait guère de fatigue pour accroître son bien. L'argent lui venait tout seul.

—Il s'agit, reprit le marquis, d'une somme que j'ai seule vaut une fortune !

—Un pauvre diable comme moi n'en aura jamais une pareille.

—Cela dépend ; avec ce que je vous ai offert, vous gagnerez le reste.

—Et il faudrait ?..... demanda Rigaud.

—Le chèque que je donnerai à cet avocat, je veux le reprendre.

—Diantre. Et s'il veut le garder, lui !

—Alors on le reprend de force.

—C'est hasardeux ! Il se défendra.

Le marquis continua sur un ton familier :

—Il se défendra si on l'attaque. Mais vous êtes intelligent, Rigaud.

—Monsieur le marquis me fait honneur.

—Vous n'allez pas vous imaginer que je veuille me compromettre, même pour une forte somme, amenter les gens, mettre la police en mouvement si soulever un tapage diabolique.....

—En effet, Monsieur le marquis a trop de raison.

—Il est d'autres moyens silencieux et plus sûrs.

—Lesquels ?

—Tenez, de plus d'une sorte.

—Mais d'abord ?.....

—Un accident par exemple, je vous l'ai dit. Quand on veut se défaire d'un homme dangereux, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Le garde arrondit les yeux.

—Ainsi, reprit le châtelain, je suppose que je vous charge de conduire cet avocat à la gare de Beaune.....

—Demain soir ?

—Demain soir, à la nuit fermée, dans l'obscurité, vers dix heures.....

—Bon.

—La route est bordée.....et, si tard, il est rare qu'on y rencontre quelqu'un.

—C'est juste.

—Aux Brosses, le chemin passe sur la chaussée de l'étang Neuf.

—Parfaitement.

—Il n'y a pas de garde-fou.

—On a déjà prédit qu'il s'y tuerait quelqu'un. Vingt pieds de talus presque à pic.

—Et six mètres d'eau au fond. Vous savez nager, Rigaud ?

Jean Rigaud s'inclina.

—Comme un poisson.

—Si par hasard vous dirigiez mal votre cheval et que la voiture roulât au fond du talus, l'homme que vous conduisiez se noierait infailliblement.....

—C'est possible.

—Surtout si on l'y aidait, en cas de besoin. Pour plus de sûreté, au moment où la voiture passerait sur la crête du talus, vous pourriez sauter sur la chaussée afin de ne pas vous rompre le cou.....

—J'y pensais, monsieur le marquis.

—Ensuite, l'homme noyé, vous lui reprendrez le papier que voici. Regardez.

Il porte un million écrit en grosses lettres.

—Je le vois bien, monsieur le marquis. Ainsi, c'est un million que vous donnez à cet avocat ?

—Justement.

—Diantre !

—Vous comprenez que rien n'est plus innocent aux yeux des populations qu'un accident de route. Il en arrive tous les jours et personne ne s'en étonne. Quand je combine un plan, en général, il est assez bon.

—Celui là me paraît excellent.

—Etes-vous d'avis de l'exécuter ? reprit François Valencourt.

—Ma foi, monsieur le marquis, dit le garde, il y a quinze jours, j'aurais dit non, carrément.

—Et ce soir ?.....

—Ce soir, j'accepte.

—Ah ! Et pourquoi auriez vous refusé il y a quinze jours !

—Parce que je n'avais pas d'ambition, monsieur le marquis.

—Et maintenant ?

—J'en ai. Voilà la différence.

François Valencourt se demanda quelle était l'ambition du garde, mais il ne devina pas.

Au reste, peu lui importait. Le principal était que Jean Rigaud accepât de le servir comme il l'entendait.

—Donc, reprit-il, nous sommes d'accord ?

—Oui, monsieur le marquis.

—Vous conduirez ce de Varnes à Beaune ?

—Je l'y conduirai.

—Et en route.....

—Je verserai dans l'étang Neuf.

—L'homme se noiera.

—Vous pouvez y compter.

—Et vous me rapporterez mon papier ?

—Sans faute.

—En échange, je vous compterai cinquante mille francs.

—Pardon !

—Le marquis crut avoir mal entendu.

—Vous dites ?....

—Je dis : Pardon !

—Pourquoi ?

—Parce vos yeux ne vous le disent.

—Cent mille ! Diantre !

Je ferais remarquer respectueusement à monsieur le marquis que le bénéfice sera encore de neuf cent mille pour lui.

—Ma foi ! vous comptez divinement, Rigaud, et vous forez votre chemin.

—Monsieur le marquis est bien bon. Que décide monsieur le marquis ?

—Je ne vous dédirai pas, mon ami.

—A la bonne heure.

—Mêmes, il faudra que ce soit proprement faite. Pajonterai des épingles.

—Je vous remercie et je l'achèrai de les gagner.....

—Donc, à demain, Rigaud.

—A demain, monsieur le marquis.

XVII

JOIE DE CHATEAU.

Septembre était à demi écoulé ; c'est le mois joyeux des vendanges !

Les vendanges sont rentrées, les richesses entassées, les oraintes dissipées, les soucis oubliées.

Le blé en meules convertes comme les chaumières émaillé de chaume de ses pyramides aux couleurs d'or où il est à l'abri dans les granges pleines ; les foins parfumant les greniers et le fermier se repose entre la moisson faite et les vendanges qui viennent !

Les troupeaux pâturent dans les trèfles et les luzernes et glanent aux grèves les grains trop mûrs tombés dans le sillon.

C'est le repos du maître et des serviteurs.

A peine quelque charme pourrait se besogne et à peine pour préparer les semailles prochaines.

Les fermes semblaient dormir.

Dans les châteaux au contraire et les maisons bourgeoises, l'activité engourdie par les énouvantes chaleurs de l'été se réveille.

C'est le mois rêvé des ferventes de Saint Hubert.

C'est la chasse, les parties de plaisir, les déplacements pour lesquels les Parisiens se sont équipés du pied en cap, armés, outillés, approvisionnés.

Le château de Blangy n'était pas un chasseur, n'était un avare ; son unique passion allait à l'argent, à l'augmentation incessante de son fétiche : le capital ; il y consacrait ses veilles, nuit et jour, mais il n'oubliait pas ses devoirs de maître de maison, d'homme du monde et manait de front ces deux choses qui l'occupaient à fond : son intérêts et la respectabilité, ordre et la sécurité contre les bassesses, d'infamies et parfois de crimes, sinon contre la lutte stricte, du moins contre l'honneur vrai, le seul dont se soucie l'honnête homme, qu'il appartienne à la haute aristocratie ou aux rangs les plus bas des travailleurs.

Le lendemain de l'entretien du marquis de Blangy avec de Varnes et Jean Rigaud, le château était plein des jeunes du voisinage.

C'était l'ouverture d'un grand jour et ce jour s'annonçait à merveille : on ouvrait pour les amis de Paris et du voisinage la chasse dans le domaine.

Grande fête ! les cors des plueurs sonnaient aux cours communs ; les aboiements des chiens mêlaient les échos des futaies tandis que les persiennes blanches s'abattant sur les murailles grises, montraient aux fenêtres les visages des hôtes du château, étudiant avec soin l'horizon pour s'informer de la température probable.

Ils devaient être pleinement satisfaits.

Un léger brouillard s'élevant des plongeses y reposait plus vaporeux encore, à demi absorbé par les rayons d'un soleil déjà chaud.

Les futaies se détachaient sur un ciel d'un bleu clair dont la base était teintée de rose.

Les bois intermédiaires étagés sur des collines en amphithéâtre étaient dans la lumière du matin leurs feuillages déjà brûlés par l'été et immobiles, sans un souffle d'air.

Sur notre côté, à droite du parc, s'étendait une plaine infinie, bigarrée de cultures, de regains et de jachères et qui devait servir de carrière aux exploits des hôtes de Blangy accourus à cette solennelle ouverture.

A neuf heures, le déjeuner était servi dans la grande salle du château, un déjeuner substantiel, arrosé de vins généreux, et rien dans cette réunion d'oisifs, faite pour la plupart, occupés de flirtages et de plaisirs, tout entiers pour le moment à la joie d'une journée longtemps attendue, n'indiquait qu'un drame couvait dans cette splendide demeure comme un incendie à les débuts et dont nul encore ne s'aperçoit.

Et autour de la table, dans le bronhaha d'une conversation animée, les nouveaux venus glissaient à l'oreille de leurs voisins cette question déjà vingt fois répétée :

—Pouvez vous me dire quelle est cette charmante personne ?

—Oh oui !

—La-bas.

—Auprès de M. Maurice ?

—Justemont.

—C'est la nouvelle institutrice de mademoiselle Thérèse

—Une Anglaise ?

—Oui, répondait miss Evelina, cette pauvre fille qui est morte.....

—On dit de chagrin.....d'un amour contrarié.

—Peut-l on ne sait pas. Elle était très faible.....

—Qu'il y a de sûr, c'est que ce jeune monsieur Maurice est fort entreprenant et qu'il ne quitte pas d'un pas après de la nouvelle.....

—Dame ! Entre nous.....Elle est terriblement capitonnée.

—Trop. Je ne comprends par la marquise. C'est un brandon d'incendie, une fille pareille.

—Elle paraît bien modeste.

—Vous connaissez le proverbe : Il n'est pire eau que l'eau dormante.

—Que l'eau qui dort.

—Mauvaise langue !

La vérité, c'est que le jeune monsieur Maurice, comme on pouvait le remarquer sans peine, s'en donnait à cœur joie et accaparait l'Anglaise comme s'il eût essayé de la compromettre.

Dès qu'elle apparaissait quelque part, dans les jardins, au parc, à la salle à manger ou au salon, il débouchait d'un manoir, d'une embrasure, d'une porte ou d'un rideau, à l'improviste, et se précipitait à la suite de la charmante blonde.

Si elle se mettait au piano, on le retrouvait accoudé, en extase, buvant ses notes.

Quand elle se promenait avec son élève, il arrivait au galop et se mettait en tiers dans la conversation.

Il avait beau jeu d'ailleurs.

Thérèse, de retour d'Elleyard depuis trois semaines, n'était prise d'amitié pour sa nouvelle institutrice.

Et quoi de plus naturel pour Maurice que de s'informer de la santé si fragile de sa sœur et des incidents de son voyage ?

Il produit sur eux l'effet d'un maléfice : Madeleine, sois maudite !

Elles pesaient encore sur elle de tout leur poids.

N'était elle pas maudite, en effet, elle qui sentait fermenter dans son cœur tous les vices de la haine ; qui ne pouvait détacher sa pensée de l'idée de la vengeance ; qui pénétrait par ruse, en prenant le nom d'une étrangère, dans la maison de l'ennemi avec l'intention d'y porter le désolation et la ruine ; elle que rien ne distrait de sa volonté du mal, pas même l'angélique sérénité de cette enfant qui la prenait pour amie, s'attachait à elle sans effort et qu'elle enveloppait dans son projet de destruction et d'avilissement ?

Mais le sort en était jeté !

Elle ne reculerait pas dans la voie où elle marchait. Elle irait jusqu'au bout et son bonheur suprême, sa récompense ideale, serait de crier à cette femme hautaine et sans pitié qui les avait foulés aux pieds : Souffre à ton tour et regarde, c'est moi qui t'ai écrasée le cœur !

L'aspect des lieux où sa mère avait vécu et pleuré redoublait la violence de sa haine. Elle suivait pas à pas le calvaire que l'autre Madeleine avait parcouru, et, la mémoire pleine du récit qu'elle avait relu tant de fois, elle se reconnaissait les stations dans cette marche en ruines où les premières scènes s'étaient accomplies.

Une minute elle demeura accoudée, la tête entre ses mains, sur le marbre brisé de la cheminée d'une chambre, celle où son grand père s'était saluée.

Une main lui touche l'épaule.

Elle se redresse vivement.

—Vous ! dit-elle.

Adam Smith était là.

—Vous venez donc me perdre !

—Vous sauver au contraire.

—Je n'ai pas besoin qu'on me sauve, fit-elle durement, mais qu'on me laisse agir à mon gré.

—Je vous aime, dit l'Américain avec tranquillité.

—